

La culpabilité allemande après la Seconde Guerre mondiale - Le rapport au passé comme acte moral et spirituel émancipateur chez Karl Jaspers

Introduction

Le séminaire de Karl Jaspers intitulé « La culpabilité Allemande » n'a pas pour objectif de décrire (et donc de contribuer à écrire) l'histoire de l'Allemagne et des Allemands avant et pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce qu'il partage aux Allemands, à « ses frères », c'est un conseil pour donner un nouveau souffle à l'*âme Allemande*: les allemands doivent, individuellement, intérieurement, établir un rapport moral et spirituel à leur passé et, collectivement, contribuer à provoquer le même rapport chez les individus avec qui ils veulent fonder leur communauté.

Karl Jaspers n'exprime pas de manière explicite et directe sa conception de « l'Histoire » et de l'historiographie. Cette œuvre est la retranscription de son séminaire et ne possède donc pas la qualité argumentative et systématique de ces œuvres ultérieures où il décrit en détail sa philosophie de l'existence.

Le travail que j'ai réalisé résulte par conséquent davantage d'un processus de déconstruction de ses affirmations, me permettant ainsi d'identifier ses postulats sous-jacents. La nature de ce travail d'analyse et d'interprétation, plus complexe, est, de ce fait, davantage propice à discussion.

Ce qui structure son séminaire est principalement la caractérisation des quatre types de culpabilité qu'il détermine (criminelle, politique, morale et métaphysique). Je mobiliserai celles-ci dans un contexte qui permet d'en comprendre l'essence mais je ne les présenterai pas en détail car ceci n'est pas un travail de synthèse mais d'analyse et, comme le mentionne Jaspers, « cette catégorisation n'a de sens que si au bout du compte on comprend que la véritable catégorie est collective : c'est la solidarité de tous les hommes devant Dieu ».

La situation limite comme pivot de l'existence

Le point de départ de Karl Jaspers, non dans son séminaire mais dans le développement d'un rapport sain au passé, est le sentiment profondément paralysant et angoissant que l'homme ressent quand, ne pouvant plus se dérober, il est confronté à sa condition d'homme. Cet instant, qui n'est pas nécessairement unique, constitue un pivot pour son existence. Quand il vit cette situation limite (terme qu'il utilise dans ses textes qui traitent de cette expérience dans une perspective psychiatrique), il fait l'expérience intime de la liberté et peut donc choisir de faire, ou non, un pas vers la transcendance, de s'éveiller à l'Englobant (comme il le définit dans ses œuvres).

Selon Jaspers, la disposition intérieure avec laquelle les Allemands développent leur rapport au passé peut les amener dans cet état, salvateur par nature. Il décrit, en se basant sur ses observations personnelles avant, pendant et dans les mois qui suivirent la fin de la Seconde Guerre mondiale, les différentes manières qu'ont les Allemands de développer leur rapport au passé en identifiant, selon lui, celles qui facilitent l'expérience de cet état, point de départ du chemin de la rédemption.

Il en conclut notamment que pour développer ce rapport émancipateur au passé, les Allemands doivent être animés par un élan sincère et impitoyable de clarté et de transparence, seul moyen d'examiner et de comprendre,

d'éprouver et de *se rendre présent*, la mort et la souffrance sans se dérober à la tension salvatrice que cette expérience va générer.

Le rapport à la culpabilité

Pour Jaspers, la réalisation, par ses frères Allemands, d'un exercice d'introspection respectant ces critères, ne peut que mener à l'expérience du sentiment de culpabilité. Lors du séminaire, il fait cette affirmation sans argumenter la raison pour laquelle un individu doit nécessairement éprouver ce sentiment, mais celle-ci résulte de ses travaux antérieurs en psychologie et en psychiatrie.

Pour Jaspers donc, ce n'est pas le fait de réaliser ou non l'expérience de la culpabilité qui est déterminant pour le développement d'un rapport émancipateur au passé (car cette expérience est inévitable) mais la manière dont nous allons établir notre rapport à cette culpabilité. Et même s'il se concentre dans le cadre de ce séminaire à la culpabilité des Allemands relativement à ce qu'ils ont vécu depuis 1933 (qu'ils aient vécu à l'extérieur ou à l'intérieur de l'Allemagne ou du régime nazi), il étend la validité de sa théorie à l'ensemble des hommes qui, de par leur condition d'homme, ne peuvent que ressentir une culpabilité inexpiable.

L'homme a donc un choix moral à réaliser face à l'expérience de la culpabilité : sombrer dans le désespoir et la résignation ou dire oui à la vie. Pour Jaspers, les Allemands sont, pour lui, et à cette époque, pleinement libres dans l'exercice de ce choix. Même s'il termine son séminaire en dénonçant des conditions sociales et politiques qui requièrent une lutte intérieure plus exigeante pour contrer le conditionnement extérieur, il demeure plus optimiste (son espoir messianique) qu'Horkheimer et Adorno à la même époque quant à la présence des conditions propices à l'émancipation de l'homme et de l'humanité.

Le travail introspectif libre comme idéal émancipateur

Si l'homme choisit de dire oui à la vie, c'est, pour Jaspers, par l'intermédiaire d'un travail introspectif libre continu qu'il pourra maintenir cet idéal au quotidien.

Cet exercice doit provenir de l'intérieur, d'une volonté propre à l'individu. Celui-ci doit faire preuve d'une tenue intérieure sans faille, c'est à dire qu'il n'essaie pas systématiquement de se dérober à la tension et l'inconfort que la culpabilité provoque mais au contraire utilise cette tension comme *élan* d'un exercice rigoureux de prise de conscience. C'est l'équivalent, dans la théorie esthétique d'Adorno, du rôle de la tension induite par la dissonance et qui constitue une source d'émancipation et d'intrusion de la morale. Nous verrons plus loin dans ce travail que c'est justement le maintien volontaire de cette tension à travers le temps qui permet à l'homme ne pas « working through the past », c'est à dire d'éviter l'oubli.

Jaspers est particulièrement explicite quant aux conditions de ce travail. Il doit se faire indépendamment de toute volonté de puissance et être avant tout un projet d'amour envers soi et son prochain. Il doit être motivé par une quête de vérité universelle (nécessaire, pour Jaspers, au fondement de la communauté : « le sol neuf capable de nous unir à nouveau ») et de liberté pour son âme et l'âme Allemande.

Comme mentionnée précédemment, la réflexion menée doit être rigoureuse (être conforme à la raison et ne pas se laisser aller aux sentiments faussés), exigeante (juste mais impitoyable), prudente (ne pas céder naïvement, comme beaucoup d'hommes, à la tentation de trouver des excuses) et constante (tout au long de la vie).

Un tel travail introspectif, au niveau individuel, est pour Jaspers purificateur et salvateur. L'homme, en transformant sa conscience qu'il a de lui-même, non pas en fonction du jugement des autres mais devant lui-même et devant Dieu, peut reconnaître sa faute et alors entreprendre le processus de renaissance qui lui est nécessaire pour devenir meilleur chaque jour. En se retrouvant face à lui-même, il prend notamment conscience de sa finitude et de l'imperfection humaine : son être n'est plus qu'humilité.

Ce dernier point illustre d'ailleurs la dimension continue de cet exercice. C'est en développant progressivement cette humilité que l'homme évacuera de plus en plus les reliquats de volonté de puissance qui aliènent le travail introspectif et diminuera ainsi progressivement sa réceptivité aux fanatismes.

Le dialogue pour faire l'expérience de la vérité

L'outil le plus adéquat pour réaliser cet exercice émancipateur est, du point de vue de Jaspers, le dialogue. Qu'il s'agisse du dialogue intérieur ou avec autrui, ceux-ci se nourrissent mutuellement. Le dialogue avec autrui, notamment dans l'espace public, doit respecter les critères de vérité (« ce que l'on dit doit être absolument vrai ») et d'authenticité (il doit être mené comme un travail de cœur et non comme une manœuvre instrumentale stratégique).

Ce que nous recevons d'autrui, ne respecte pas nécessairement ces critères, et ne doit par conséquent pas être systématiquement accepté comme valable, ni systématiquement contredit (par exemple, les reproches contenus dans l'opinion publique). Nous devons au contraire l'éprouver, *nous le rendre présent* et l'examiner. La vérité, pour Jaspers, « n'est pas une marchandise prête à être livrée. Elle n'est présente que dans la démarche méthodique, dans la prudence réfléchie de la raison ».

L'intérêt principal de ce type de dialogue réside dans sa capacité à provoquer chez autrui la prise de conscience authentique de sa culpabilité et donc nourrir son dialogue intérieur qui constitue la seule chance de son salut. Si ce dialogue authentique est mené dans l'espace public, il possède donc l'avantage de multiplier les prises de conscience individuelle de cette culpabilité et ainsi catalyser le devenir Allemand.

L'exercice individuel comme fondement du collectif

Au niveau collectif, un tel travail introspectif, réalisé à l'échelle individuelle mais par l'ensemble des membres de la communauté, permet de créer son fondement éthico-politique commun. La seule condition cependant, c'est que tous soient animés par un même élan d'amour envers les autres individus avec qui ils veulent fonder cette communauté. Les sentiments de fierté, de désespoir, d'indignation, de bravade, de vengeance ou encore de mépris ne devraient jamais être la source de la fondation d'une communauté. Ces sentiments peuvent trop facilement mener à « l'emballement » et être particulièrement dangereux pour les Allemands et l'humanité.

Pour Jaspers, fonder une communauté liée par l'amour, la confiance et l'honnêteté constituerait ainsi un nouveau souffle pour l'âme Allemande. C'est ce travail exigeant qui permettra à « des adolescents idéalistes de devenir des Allemands droits, moralement sûrs, politiquement lucides, capables de saisir, avec la modération nécessaire, le destin qui se trouve aujourd'hui le leur. ».

Auschwitz : point de départ de la communauté mondiale des hommes

En éveillant sa conscience à la culpabilité, Jaspers affirme que l'individu éveille également sa conscience à la solidarité et à la responsabilité associée. De ce fait, Auschwitz, en particulier le symbole qu'il représente dans l'imaginaire collectif, a permis au sentiment de solidarité absolue d'avoir une réalité.

Alors qu'avant Auschwitz, les juifs, et bien d'autres peuples, pouvaient être considérés comme des étrangers, à classer dans la catégorie de « différents », il remarque qu'aujourd'hui, ceux-ci ont été recatégorisés comme « semblables ». Avec la catégorie de « différents », aucun projet de communauté profondément unificateur ne pouvait, selon lui, être mené, et c'est la raison pour laquelle des idéologies séparant les hommes se sont développées.

Aujourd'hui cependant, après Auschwitz, les individus ont pris conscience de leur appartenance à une humanité unie, à une réalité universelle et le sentiment de solidarité absolue peut désormais s'éveiller en eux. Le travail introspectif individuel de ce que représente Auschwitz est donc le moteur, s'il inscrit dans un projet d'amour, de la fondation d'une communauté mondiale des hommes. L'humanité se trouve donc désormais face à une exigence éthique, qui est de l'ordre de la résistance. Elle est placée devant la tâche de réaliser un ordre universel : soit elle y travaille, soit elle le compromet.

Un travail introspectif aliéné

Karl Jaspers reconnaît qu'il y a, à son époque, de nombreuses sources possibles d'aliénation de ce travail d'introspection. La science moderne (avec son impact objectivant sur l'intériorité et l'extériorité de l'individu) et l'économie (contribuant également à la réification des relations avec autrui et avec soi-même) constituent par exemple des sources d'extériorisation de la culpabilité qui diminuent la probabilité que l'individu fasse l'expérience de la situation limite où il est confronté à son être authentique et au transcendant.

Jaspers met cependant davantage l'emphase sur l'impact d'un travail introspectif imposé principalement de l'extérieur. L'arrière-fond critique et lancinant vis-à-vis du comportement des Alliés me semble illustrer en partie l'origine de ce biais. Il dénonce notamment le rôle des médias qui véhiculent et produisent une opinion publique mondiale, caractérisée par des stéréotypes néfastes (ex : « les Allemands sont des criminels »), qui submerge les Allemands d'émotions déstabilisantes et nuit ainsi à leur cheminement intérieur. Mais sa critique principale vise le comportement des Alliés qui nourrissent avec leurs discours de « vainqueurs » cette opinion publique mondiale et qui, choisissant de traiter la responsabilité des Allemands de manière froidement et unilatéralement juridique (droit international), excluent les autres catégories de responsabilités.

Le procès de Nuremberg : du procès politique au procès juridique

Lorsque Jaspers dispense son séminaire, le procès de Nuremberg est en cours. Il commente le fait qu'à cette époque, « ce procès surgit à l'horizon comme une lueur d'espoir à peine perceptible mais qui apparaît à l'humanité comme une voie vers la réalisation d'un ordre mondiale ».

Cependant, l'évolution de la nature et de la forme du procès est régulièrement commentée dans la presse et Jaspers se positionne par rapport à cette évolution. Par exemple, il critique vivement plusieurs de ses compatriotes qui critiquent la légitimité des Alliés pour mener ce procès en leur rappelant : « nous ne nous sommes pas délivrés de nous-mêmes du régime criminel nazi, nous avons été libérés de l'extérieur par les Alliés ».

Mais sa principale critique provient de l'évolution de la nature du jugement : alors qu'il devait être (ce fut, selon lui, l'élan initial des Alliés) un procès politique, il est devenu un procès purement juridique. En se contenant de ne mobiliser que le droit, le procès de Nuremberg se limite à mobiliser chez les accusés uniquement la culpabilité criminelle et délaisse la culpabilité politique (la culpabilité morale et métaphysique, ne se traitant que par l'individu face à lui-même et à Dieu, n'ont pas leur place au procès de Nuremberg).

En tentant d'objectiver cette culpabilité par le droit, les Alliés empêchent celle-ci d'atteindre l'âme de l'individu et ne peut donc enclencher ce processus essentiel de transformation. Ils instrumentalisent alors négativement la culpabilité comme une arme politique et induisent au contraire chez les Allemands une plus grande confusion interne et un mouvement de fuite par rapport à leur culpabilité et donc par rapport à eux-mêmes.

Jaspers dénonce notamment, comme Habermas à une époque ultérieure, la tendance du droit à canaliser le dialogue sur des détails, à le techniciser et à en évacuer ainsi la dimension politique plus englobante. Habermas partage également ses craintes quant à la réelle impartialité politique sous-jacente à un traitement purement juridique aux allures de neutralité pour le public (soupçon également relevé par Jaspers vis-à-vis des Alliés).

En ne favorisant pas chez les accusés, la mise en place des dispositions leur permettant de prendre conscience directement de leur culpabilité politique et indirectement de leur culpabilité morale et métaphysique, les Alliés ne mettent pas en place les conditions permettant de fonder la communauté mondiale et d'éviter le retour de la barbarie.

Il critique enfin le comportement des Alliés qui ont pris pour acquis le fait que leur qualité de vainqueur leur permettait de constituer le droit de référence selon lequel les accusés seraient jugés. Mais comme, pour lui, « le succès n'est pas une instance pour le droit et la vérité », le fait que les Alliés n'aient pas eu comme principe directeur la recherche de la vérité universelle (si c'était le cas, ils auraient également jugé leurs propres crimes de guerre) renforce leur responsabilité dans l'échec probable du procès de Nuremberg à contribuer à l'émancipation de l'homme et de l'humanité.

Les Alliés semblent donc travailler davantage, selon les critères établis par Jaspers, à compromettre l'ordre universel et la fondation d'une communauté mondiale.

La vérité des Alliés

Pour Jaspers, comme pour Benjamin, l'histoire est écrite par les vainqueurs. Celui qui survit paraît toujours être celui qui porte la vérité et mène une cause juste et donc se place en qualité de juge. Et c'est ce comportement, basement humain, qui constitue la source de la profonde injustice imposée aux « impuissants » (terme utilisé par Jaspers pour qualifier les Allemands après la défaite). Le critère de justice pour Jaspers est celui de la position dans laquelle les vainqueurs se placent par rapport aux vaincus lorsqu'ils les jugent.

Ils peuvent juger « du dehors », c'est à dire en se considérant comme un groupe d'humains à part qui, par le droit concédé par les institutions et celui qu'il s'octroient en qualité de vainqueur, châtie le vaincu afin de le remettre dans le droit chemin (celui du vainqueur).

Mais ils peuvent aussi juger « du dedans », marquant ainsi la volonté de fonder, dans la solidarité d'une lutte menée avec amour (ce qui permet ici à Jaspers de se dissocier du projet nazi), avec les individus jugés, une communauté où chacun est lié intérieurement à lui au point de ne plus se distinguer. Cette position requiert cependant du juge qu'il partage la culpabilité (pas seulement dans une perspective instrumentale de relations

publiques mais qu'il l'éprouve intérieurement) et donc la responsabilité des actes jugés, c'est à dire que l'acte de jugement en lui-même soit le résultat d'un élan de purification visant à voir clair en lui-même.

Pour Jaspers, les Alliés, notamment avec le procès de Nuremberg qui semble leur seul instrument de jugement, ont choisi délibérément de se positionner comme des juges extérieurs. Ils ne contribuent donc pas à construire une vérité commune mais une vérité qui leur est propre.

Un tel positionnement, justifié par des intérêts politiques (motifs impurs pour Jaspers lorsqu'il ne s'agit pas d'une communauté politique mondiale), entraîne une sentence impure qui ne permet pas d'atteindre l'âme des Allemands et ne permet pas la formation de la communauté morale et politique pourtant recherchée par les Alliés (Europe). C'est là également la source de la culpabilité métaphysique commune à tous les vainqueurs, le manquement à la solidarité absolue qui nous lie tous en tant qu'hommes.

Le sort de l'humanité entre les mains des Alliés

Pour pouvoir s'élever, pour pouvoir fonder une humanité unie, les Alliés ont donc une responsabilité majeure qui provient de leur position unique dans l'histoire. Cette responsabilité leur impose de faire preuve de raison et ne pas reproduire ce schéma dont ils ont parfaitement conscience mais dont la volonté de puissance les aveugle.

À cette époque, le monde presque tout entier accuse l'Allemagne et les Allemands. Le monde affirme leur culpabilité « avec indignation, avec horreur, avec haine, avec mépris ». La situation spirituelle des Allemands est particulièrement critique et rehausse l'importance de cette prise de responsabilité. Les mois suivants la fin de la guerre sont marqués par des dynamiques de division et les Allemands n'ont plus en commun que des éléments négatifs : « l'appartenance à un peuple totalement vaincu, livré à la merci des vainqueurs et l'absence d'un terrain commun qui puisse tous les unir ». Ce qu'ils ont en commun est donc principalement leur absence de communauté.

Si les Alliés n'assument pas cette responsabilité, les Allemands ne peuvent emprunter le chemin de la purification qu'en recourant sur le plan spirituel, au droit idéal ou encore, induire, à contre-courant, l'ouverture d'un dialogue avec les Alliés. Celui-ci permettrait notamment la prise de conscience de leur propre responsabilité vis-à-vis du fléau qui s'est abattu sur les Allemands. Jaspers confie cependant son faible espoir envers cette voie : « quel soulagement ce serait si les vainqueurs n'étaient pas des hommes comme nous ».

Il souligne pourtant régulièrement l'importance, pour les Allemands, de ne pas ignorer le comportement condescendant et parfois autoritaire des Alliés (qui ne favorise pas un travail introspectif libre) mais au contraire d'exprimer plus librement, avec amour et respect, les changements qu'ils aimeraient voir s'opérer en Allemagne. Les Allemands, s'ils veulent être honnêtes envers eux-mêmes, ne doivent jamais oublier qu'ils doivent leur liberté aux Alliés car, c'est un fait cruel, l'Allemagne ne pouvait plus se libérer de l'intérieur.

Pourquoi les Allemands se dérobent-ils à l'exigence?

Jaspers consacre une partie significative de son séminaire à dénoncer, de manière plus ou moins directe et subtile, la responsabilité des Alliés dans la diminution du potentiel émancipateur, à l'échelle de l'homme, ainsi que du potentiel unificateur, à l'échelle de l'humanité, que pourrait pourtant constituer le rapport des Allemands aux événements de la Seconde Guerre mondiale et à leur passé en général. Il ne néglige toutefois pas la responsabilité des Allemands eux-mêmes et les traite d'ailleurs avec une exigence plus grande.

Il semble, de manière empathique, ressentir la grande détresse des Allemands face à leur passé et l'exigence que celui-ci implique pour le présent. Il mentionne par exemple « comprendre » que ses frères cherchent d'abord, dans cette situation, les voies qui leur permettent de diminuer cet inconfort. Selon lui, la plupart des Allemands ont souffert du régime nazi et ne comprennent par conséquent pas pourquoi ce n'est pas la joie qui les attend après cette délivrance mais la misère et la culpabilité. Ils veulent par conséquent vérifier à tout prix si les accusations à l'origine de cette souffrance imposée sont fondées ou non. C'est en partie cet élan, impur, qui est à l'origine des attaques orgueilleuses et non-respectueuses des Allemands envers les Alliés mais aussi à l'origine d'un travail d'identification historique des causes (et donc des excuses) ayant permis le nazisme.

Il partage également à son auditoire son constat concernant une population Allemande caractérisée par des individus qui veulent vivre mais pas véritablement réfléchir, qui ne « cherchent que des slogans », qui ne « peuvent qu'affirmer et obéir, non pas examiner et comprendre » alors que c'est une condition nécessaire à la pérennité de l'humanité.

Adorno partage d'ailleurs ce constat et conclut même que le manque de réflexivité de la population est la source des problèmes, la racine du fascisme, mais qu'ils ne l'acceptent pas et que c'est la raison pour laquelle les Allemands cherchent des causes extérieures et préfèrent l'histoire historiciste. Horkheimer partage aussi ce constat mais ajoute que même lorsqu'ils réfléchissent, ceux-ci ne savent que mobiliser la Raison et perpétuent alors la destruction de l'Aufklärung. Ce qui paraît être un outil de libération est en fait la source inépuisable de leur asservissement.

À l'échelle collective, cette capacité de dialogue et de réflexion est également diminuée par une difficulté, pour les Allemands, de parler les uns avec les autres, même dans la sphère privée car « il y a d'émotions, trop de honte, pour en parler ». Jaspers qualifie d'ailleurs l'agrandissement de l'espace de dialogue entre les Allemands comme « la plus grande tâche qui nous soit proposée ».

Pour Jaspers, sans un travail intérieur authentique, possible seulement si les individus respectent l'effort et l'exigence de dialogue intérieur et extérieur dont ils sont responsables, les Allemands ne pourront qu'avoir un rapport instrumental à la rédemption qu'ils s'imposent, ce qui les rendra de nouveau réceptifs à des idéologies qui entrent en écho avec leur volonté de puissance (contrairement au sentiment d'humilité qui les aurait prémunis de celles-ci), c'est à dire de nouveaux fanatismes.

Dans les sections qui suivent, je vais sortir davantage de l'angle d'analyse unique que nous impose Jaspers tout au long du séminaire afin d'introduire des comparaisons plus substantielles avec les théories historiographiques et les auteurs que nous avons étudiés.

La critique d'une vision historiciste de l'histoire : « nous n'avons pas à accuser, nous n'avons qu'à assumer »

Jaspers considère que le rapport au passé des individus doit, comme le suggère Nolte, se faire dans une quête de vérité objective et universelle (même si pour Nolte le critère de vérité provient de la science). Il précise toutefois que la science, à elle seule, n'est qu'un point de départ pour atteindre la vérité car elle ne fournit pas l'éthique nécessaire à cette recherche de vérité.

Alors que pour Jaspers cette quête est morale et a pour objectif le fondement et la pérennisation d'une communauté d'amour, pour Nolte, la recherche vertueuse de la vérité objective doit se faire même si c'est au détriment de conséquences politiques et sociales non désirables. Également, contrairement à ce dont on accuse Nolte, la quête de vérité n'a, pour Jaspers, pas pour objectif la déresponsabilisation des Allemands.

Pour celui-ci, le travail historique ne peut, après-coup, rien découvrir d'absolument inéluctable (comme c'est le cas avec le déterminisme historique de l'historiographie historiciste) mais permet toutefois d'identifier la marge des possibilités (finalité poursuivie également par Adorno) qui n'apparaît que plus riche et plus concrète s'il s'agit du passé, et permet alors non pas d'alléger notre culpabilité (en identifiant des causes contingentes), mais au contraire de mieux la caractériser pour entreprendre le travail introspectif approprié. Jaspers se distingue de nouveau de l'historicisme en abordant le rôle du hasard dans l'histoire : lorsqu'il affirme que les autres peuples ont certainement fait les mêmes fautes que les Allemands mais que celles-ci n'ont, jusqu'ici, pas eu les mêmes conséquences catastrophiques que pour les Allemands, il prolonge son élan d'amour jusqu'à juger que même dans ce cas de figure, les Allemands n'en sont pas moins responsables.

Le caractère extérieur de l'historiographie (celle de Nolte notamment) induit, pour Jaspers, la cristallisation de son sujet dans le passé ou dans le présent et l'empêche ainsi d'avoir un avenir. Il illustre par exemple ce postulat en mentionnant que figer l'histoire de l'Allemagne et des Allemands à travers une « Histoire de la Seconde Guerre mondiale » implique que son histoire est achevée (comme le rapport des nazis aux Grecs anciens qui en fait un peuple objectivé et contemplé). Comme Benjamin, Jaspers, propose plutôt d'éviter à tout prix l'auto-conservation et de conserver comme fil directeur un principe d'ouverture à la possibilité des possibilités.

Les relations entre le singulier et l'universel

Jaspers suggère de nourrir notre rapport au passé par une analyse, objective et guidée par la raison, de ce qui est attribuable aux choix moraux de tous les hommes et de séparer ce qui n'est attribuable qu'à un groupe ou un individu en particulier. Il propose également de distinguer ce qui tient à nature des choses, au cours des événements, et ce qui doit être attribué à la libre décision des hommes.

Il mentionne par exemple la situation spirituelle en Allemagne dans les années 20 et 30 (étude réalisée pour un séminaire qu'il a enseigné dans cette même université en 1931 : baisse d'efficacité de la foi chrétienne et biblique) et la barbarie de la révolution Russe comme des conditions permettant d'améliorer la compréhension systémique de la contribution particulière, funeste ou salvatrice, des peuples et des États dans le nazisme.

Même s'il rejette le déterminisme total de l'historicisme, il recommande tout de même aux Allemands de prendre en compte les conditions sociales et historiques entourant les événements dans leur exercice de compréhension de ce qu'ils sont, des conditions qui les ont créés et ont permis leur passé mais aussi de compréhension de ce qui est proprement Allemand.

Cet exercice n'a pas pour objectif de permettre à certains de se dérober face à la culpabilité, mais plutôt d'éclairer et de mieux comprendre les contours et le contenu de la culpabilité de chacun. C'est seulement avec une telle vue d'ensemble que la culpabilité peut être la source d'un jugement juste mais impitoyable. C'est surtout seulement ainsi que l'homme peut faire l'expérience du sentiment de solidarité absolue, expérience qui permet le début de la construction d'une histoire universelle.

Tous partisans d'une solution individuelle?

Jaspers, comme Horkheimer, Adorno et Benjamin, considère que la voie principale d'émancipation se trouve au niveau de l'individu et de l'ascèse réflexive qu'il doit fournir au quotidien. Pour eux, le groupe a montré ses limites et ils sont convaincus que la solution ne se trouve plus dans cette direction. Ce défaitisme vis-à-vis du potentiel émancipatoire du collectif provient-il de leur (trop?) grande proximité avec la Seconde Guerre mondiale?

Pour Habermas, au contraire, même s'il est nécessaire d'encourager dans le présent et à l'avenir ce sentiment de responsabilité par rapport au passé, l'essentiel de l'effort doit se faire à l'échelle collective et non à l'échelle individuelle (échelle pertinente seulement pour ces qui ont contribué à ces crimes). Il considère d'ailleurs également que l'historiographie est un processus collectif qui permet aux citoyens, à travers ce processus, de se comprendre mutuellement (au sein d'une histoire qui fait sens et produit une identité commune) et d'être guidés moralement.

Le destin Allemand semble, pour Habermas, davantage devoir être pensé par une élite puis imposé aux Allemands alors que pour Jaspers, le dialogue intérieur de chaque Allemand, s'il est fait selon les conditions qu'il prescrit, devrait les mener naturellement, collectivement, au « sol commun de la vérité » qui constitue le destin Allemand. Habermas propose une histoire qui, de manière volontairement instrumentalisée, créer du sens auprès des citoyens (mission d'éducation publique à finalités politiques : celles désirées, consciemment et inconsciemment, par ceux qui contribuent à l'historiographie) alors que Jaspers propose aux Allemands de trouver le sens en eux.

Des formes d'expériences humaines plus exigeantes

Benjamin et Jaspers partagent la critique d'une histoire historiciste qui constitue un instrument de domination politique ainsi que la conviction d'une émancipation qui passe par un acte spirituel. Jaspers développe ce dernier élément en concluant que seule une historiographie fondée sur une transcendance, et donc menée avec la foi religieuse, peut se libérer des conditionnements aliénants et alors briser le cycle des catastrophes.

Pour eux, l'espoir messianique se trouve à l'intérieur de l'homme (pour Adorno, l'introspection possède cependant un fort risque d'aliénation), est catalysé par l'expérience de la situation limite (accéder à la « teneur du vrai ») et a pour objectif de régler la dette morale de chaque homme. Ils sont donc, comme Habermas, conscients de l'importance de lutter contre le pessimisme notamment d'Adorno et d'Horkheimer et de réintroduire cette notion d'espoir et d'action.

Dans cette perspective, le devoir de l'homme est alors de réactiver en son sein des modes d'expérience plus exigeants (forme supérieure de réalité où il est plus attentif aux potentialités) où il pourra dépasser le domaine sujet-objet et ainsi faire advenir la totalité du passé refoulée par les vainqueurs. En étant outillé pour faire l'expérience de situations limites de manière émancipatrice, l'homme peut ainsi observer sa vie sur terre (« the damaged life » que mentionne Benjamin dans son travail sur les thèses de l'histoire) du point de vue surplombant qu'il a par rapport à elle sur le chemin de la rédemption (dans l'exercice d'introspection), et ainsi travailler sur le présent, en se rappelant les événements déléteurs de l'histoire, sans chercher à surmonter le passé.

Cette expérience lui permettra d'intégrer dans le temps présent les formes en souffrance de la réalité d'hier et, comme Jaspers partage le constat avec Adorno, cette forme supérieure d'expérience ne pourra se faire avec « un travail sur le passé qui est devenu sa propre caricature : un oubli froid et vide du passé qui ne suscite aucune émotion ». L'homme qui écouterait et entendrait cet appel messianique (le séminaire de Jaspers en est tout un), devient par le fait même révolutionnaire.

Dans cette œuvre en particulier, ce qui est moins le cas dans celles ultérieures, et ce qui n'est jamais le cas de Benjamin (et cela lui sera en partie reproché), Jaspers a tendance à présenter ce qui permet de faire l'expérience de la situation limite de manière parfaitement objective, en présentant de manière relativement formelle la série d'étapes à suivre et de conditions à mettre en place. Outre le fait que pour Benjamin la dimension indescriptible de cette activité existentielle subjective empêche une telle démarche, un tel déploiement méthodologique porte en lui également les sources d'une autre sorte de domination.

Il est intéressant de noter aussi que la foi constante de Jaspers envers la capacité de la raison à constituer l'un des outils d'émancipation semble s'opposer au regard critique de Benjamin qui dénonce l'impact destructeur incessant de celle-ci et en conclut que les traces de son ravage à travers le temps contraignent l'homme à s'interdire les derniers vestiges de candeur (ce que ne semble pas s'interdire Jaspers). Ce dernier point demande toutefois d'approfondir les œuvres précédentes et ultérieures de Jaspers car il ne précise pas le type de raison dont il fait mention (s'il fait ou non la distinction entre les différents types de raisons dont certaines ont un potentiel de domination). De plus, il mentionne au milieu de son séminaire que l'expérience de situations limites est le seul moyen de faire apparaître des potentialités émancipatrices que le raisonnement rationnel n'aurait pas permis.

Un existentialisme marqué par la théologie chrétienne : « notre tenue intérieure fera ses preuves »

Difficile, après la lecture de ce séminaire, de ne pas conclure à la forte inspiration théologique chrétienne qui caractérise la philosophie de Karl Jaspers. La mobilisation récurrente des termes tels que « culpabilité », « purification », « salut », « rédemption », « repentir », « expiation » ou encore « amour » illustrent cette influence (même si elle n'est pas unique, notamment compte tenu de l'influence de sa femme, juive pratiquante).

Distincte de l'existentialisme athéologique, dont Sartre est une figure emblématique, l'existentialisme chrétien qui me paraît caractériser Jaspers propose à l'homme, dans l'expérience de la situation limite, de ne pas se retrouver face au néant et à l'absurdité de la vie, mais plutôt face à Dieu. La prise de conscience de cette liberté dans les choix, contrairement au sentiment de toute puissance qu'inspire l'existentialisme athéologique, inspire ici au contraire, devant soi-même et devant Dieu, l'humilité.

Pour Jaspers, c'est l'expérience de la transcendance (permise par l'exercice d'introspection authentique en amont) qui constitue le pivot de l'existence et permettra aux Allemands de réaliser leur destin. Ce postulat s'illustre notamment dans sa conclusion sur le choix qui se présente aux Allemands : ou bien les Allemands assument leur culpabilité, qui n'est pas celle que leur impose le reste du monde, et leurs âmes s'engagent alors dans la voie de la transformation; ou bien « nous nous laissons tomber jusqu'au niveau d'une vie indifférente, qui n'est plus que la vie sans rien qui la dépasse [...] où aucune véritable recherche de Dieu ne s'éveillera plus parmi nous, où l'être ne nous révélera plus ce qu'il est véritablement; alors nous n'entendrons plus le sens transcendant de ce qu'il y a de plus haut dans notre poésie, notre art, notre musique, notre philosophie. Alors nous ne pourrons réaliser aucune vérité. Alors nous ne pourrons nous unir en elle. ».

Le constat de l'incapacité de l'historiographie traditionnelle à induire chez l'homme sa rencontre avec lui-même et avec Dieu doit, pour Jaspers, être partagé par tous les Allemands afin de permettre enfin le *devenir Allemand*.

La mort essentielle à la vie authentique

La mort semble, pour Jaspers, non pas la fin mais le début de la vie authentique. C'est à travers un rapport particulier (transcendant) à la mort, et donc à la vie, qui nous pouvons avoir accès à l'expérience d'une existence

humaine supérieure (ce qu'il nomme *Existenz*), c'est à dire une expérience qui constitue l'interface active, sensible et pensante de l'individu avec le monde, dans le temps. C'est dans notre rapport à elle que nous pouvons comprendre la véritable signification de l'existence et atteindre notre être authentique.

Ce rapport à la mort ne peut pas se construire par l'intermédiaire de la rationalité formelle mais seulement à travers l'expérience de situations limites. C'est à travers celles-ci que les potentialités apparaissent et que l'homme doit les conserver dans ce statut de potentialités (dès qu'il les objectivise, elles perdent leur qualité transcendante, et donc émancipatrice, pour devenir immanente, et donc sujette à constituer un objet de domination) afin de conserver son caractère révolutionnaire.

La fulgurance prophétique de Karl Jaspers

La lecture de ce séminaire doit certainement, pour la plupart des lecteurs, ne pas laisser indifférent. Jaspers joue avec un style à la fois académique (nuancé, rigoureusement argumenté et gardant l'ouverture à plusieurs possibilités d'interprétation) et à la fois engagé (omniprésence de références théologiques chrétiennes, construction unidirectionnelle du sens selon des valeurs clairement affirmées et affirmations teintées de vives émotions telles que la frustration, l'agacement ou encore la condescendance).

Compte tenu de la proximité physique (il est Allemand et s'adresse, en Allemagne, à des étudiants pour la plupart Allemands) et temporelle (seulement quelques mois après la fin de la guerre), ce travail d'autocritique particulièrement impitoyable est une anomalie dans le champ des œuvres qui ont traité de ce sujet dans ces années-là. Il donne l'impression de ne ressentir aucune haine envers ses compatriotes, ni envers les hommes, seulement une résolution sans faille.

Son calme, cependant, n'est lui pas sans faille. On trouve au milieu des exposés particulièrement académiques, des éruptions presque violentes de ressentiment qui viennent teinter de manière vive son jugement. Il oscille par exemple entre une position particulièrement compréhensive du comportement des Alliés et une critique acerbe, parfois même à tendance complotiste.

La rhétorique est omniprésente et semble trahir une volonté d'instrumentaliser ce travail réflexif dans la direction d'un incontournable projet éthique unificateur. Il paraît clair qu'il anticipe avec beaucoup d'angoisse l'impact qu'aura le besoin de fuite de ses compatriotes face au drame et au sentiment de responsabilité associé. Il partage en effet, avec Adorno, la conviction que la volonté des Allemands de « working through the past » qui, bien que tout à fait conforme au comportement naturel de l'homme qui veut évacuer ce qui lui pèse, n'en est pas pour autant exempte de dangers et constitue même, pour Adorno, une des conditions subjectives du fascisme.

La tentation des Allemands d'amoindrir leur responsabilité et de s'accuser mutuellement risque en effet de les mener à l'autodestruction. De ce fait, on observe régulièrement Jaspers installer une dialectique entre ce qu'il faut dépasser (l'obscur, le sauvage, le mensonge, l'instinct, la propagande, etc.) et ce vers quoi il faut s'ouvrir (la lumière, la raison, la philosophie, la vérité, la mesure, la tenue intérieure, etc.), afin d'instaurer chez ses compatriotes un climat de confiance envers sa proposition. Il commence également plusieurs de ses phrases par « Nous, Allemands » de manière à initier se message d'ouverture à la fondation d'une communauté unie par l'amour, ce que vers quoi nous dirige sa prophétie.

La tension intérieure de Karl Jaspers

Malgré le fait que Jaspers condamne le jugement des autres « du dehors », j'ai tout de même relevé plusieurs pointes d'ironie et de sarcasme ou encore des jugements récurrents qui ne me paraissent pas nécessairement correspondre aux principes qu'il enseigne. Il mentionne par exemple, à trois reprises dans son séminaire, l'importance de distinguer les Allemands qui ont « compris la véritable nature du nazisme » dès 1933 de ceux qui ont attendu 1938 (la nuit de cristal), 1942 (les premières défaites) ou encore l'effondrement du régime en 1945.

Il est intéressant de mentionner que Jaspers est reconnu comme ayant manifesté ses inquiétudes face au parti national-socialiste dès 1933 mais qu'il a également choisi de ne pas émigrer (il a d'ailleurs lui-même mentionné avoir participé à certains événements partisans afin de ne pas mettre en danger sa famille).

Même si un des objectifs de ces interventions peut-être compris comme une volonté de déconstruire la fausse unité « des Allemands pendant la régime nazi » qui dissimule en fait une réalité diverse (ils ont vécu, ont vu, ont senti des choses différentes), ces interventions peuvent, selon moi, être également interprétées comme une contre-attaque aux rumeurs de collaboration qui le concernent. Une contre-attaque qui est cependant non-conforme à la tenue intérieure qu'il prescrit et qui ne s'inscrit pas dans un projet unificateur.

Difficile de savoir si, psychanalytiquement, sa radicalité dans le jugement résulte d'un inconfort vis-à-vis de sa propre culpabilité, mais Jaspers est impitoyable avec les Allemands : tous sont coupables. Même s'il distingue les jeunes Allemands qui sont nés pendant cette période, sous une dictature politique, et qu'il est donc plus compréhensible qu'ils n'aient pas ressenti cet inconfort intérieur qui aurait dû les mener au soulèvement, il affirme que celui qui est « resté passif, celui qui a manqué à l'appel, faute d'avoir saisi n'importe quelle occasion d'agir pour protéger ceux qui étaient menacés, pour diminuer l'injustice ou pour résister », s'est rendu moralement coupable et a démontré son absence d'imagination du cœur.

Nous sommes tous, même si nous n'avons pas participé à des crimes de guerre, même si nous n'avons pas adhéré au parti national-socialiste, même si nous ne sommes pas Allemands, même si nous n'étions pas nés à cette époque, coupables, tous responsables, car la culpabilité provient de notre condition d'homme, celle qui a permis ces crimes. Si l'homme est coupable devant dieu, compte tenu du fait que nous sommes tous solidaires et que pour Dieu tous les hommes sont égaux, nous sommes tous coupables. La tendance moniste de Jaspers qui se dégage de ce séminaire s'illustre d'ailleurs ici : nous sommes tous de la même substance, c'est la raison pour laquelle nos ancêtres, comme notre descendance, portent en eux, dans leur essence, cette culpabilité.

Il s'oppose ici à la perspective de Nolte qui, dans ses premières interventions dans la querelle des historiens, restreint cette reconnaissance de la culpabilité à ceux qui ont commis directement des crimes et considère au contraire que l'emphase démesurée et l'insistance sur la faute morale de l'ensemble des Allemands induit chez ceux qui ne se sentent pas concernés une culpabilité malsaine source d'autres maux aussi dangereux. Mais, de manière cohérente avec l'élan d'amour qui guide sa philosophie, Jaspers précise qu'il n'y a pas de culpabilité qui ne permette la rédemption : personne ne se trouve rejeté hors de l'humanité, du moment qu'il expie sa faute.

Un projet très chrétien

Un des postulats de la proposition de Jaspers est que, systématiquement, après Auschwitz, l'homme (même s'il n'a commis aucun crime ou vit dans une époque où aucun acte moralement condamnable n'est réalisé), dans son rapport présent au passé, ressent de la culpabilité (ne serait-ce que par sa condition d'homme). Je n'ai pas lu en détail l'ensemble de ses œuvres en psychologie et en psychiatrie (seulement des résumés) mais je n'ai pas trouvé

de démonstration, par la logique formelle, ou par des faits empiriques, que ce phénomène est systématique et présent chez tous les hommes.

Mon hypothèse est que Jaspers évalue la validité de ce postulat davantage sur le plan de ses croyances spirituelles. Les références théologiques qu'il partage lors de son séminaire ne me permettent cependant pas de confirmer si c'est un référentiel théologique déterminé qui lui sert de critère de vérité, je ne m'avancerai donc pas à faire le raccourci avec la théologie chrétienne. Il est notamment clair qu'il prend l'existence d'une entité transcendante pour acquise. Le seul constat qui me paraît raisonnable de faire ici est de qualifier son projet de normatif et d'éthique plutôt que descriptif et empirique.

Bien que cette hypothèse ne discrédite pas totalement sa démonstration, force est de constater qu'une partie significative des Allemands n'utilise pas le même référent spirituel comme critère de vérité. L'utilisation par Jaspers d'une telle conception de la vérité, particulièrement chrétienne, qui n'est pas universellement admise (ni par les Allemands à qui il s'adresse et encore moi à l'ensemble des hommes à qui il aimerait communiquer son espoir messianique), ainsi que la mobilisation de valeurs valorisées de manière géographiquement localisées (droits de l'homme, liberté d'expression, etc.), me semblent justifier la même critique qu'il adresse aux Alliés : par nature, son intervention sépare les hommes.

L'aveuglement de Karl Jaspers

Il y a de fortes probabilités que Jaspers ait lu les œuvres des philosophes de la première génération de l'École de Francfort, que ce soit de par leur appartenance à une élite intellectuelle et académique Allemande commune ou de par leurs intérêts communs envers la psychologie comme source significative de leur philosophie.

À plusieurs reprises, l'illustration de l'application sélective de l'esprit critique de Jaspers échaufferait certainement les esprits et les plumes de ces derniers. Il mentionne par exemple que les sciences pures, de par leur nature (neutralité), ont été, à l'université, « épargnées par l'idéologie nationale-socialiste ». Mais surtout, il met régulièrement de l'avant la capacité de l'introspection libre à faire « apparaître la vérité », une vérité qu'il qualifie d'universelle. Jaspers nous propose une société où les individus s'améliorent de jour en jour, une véritable progression purificatrice vers le beau, le non-dissonant, l'harmonie. Pour Adorno en particulier, cette simple caractéristique est l'illustration même du potentiel de domination qui constitue sa proposition.

Il est également intéressant de remarquer que la proposition de Jaspers donne une place prépondérante à l'autonomie de l'individu, à son libre arbitre. Cette centralité de l'individu, caractéristique des approches philosophiques fortement inspirée par la psychanalyse, ne permet pas de mettre en lumière la dynamique de convergence de la pensée avec l'idéologie dominante socialement (contrairement à l'approche d'Horkheimer et Adorno par exemple). En plus de ne pas posséder les avantages des propositions collectives, celle-ci ne possède pas pleinement les avantages des propositions basées sur un parfait libre arbitre (comme certaines propositions des existentialistes athées par exemple).

En effet, d'un côté, Jaspers insiste sur la nécessité de réinvestir l'individu de sa subjectivité (le tournant « subjective enlightenment » dont parle Adorno), de sa capacité à prendre conscience librement et de sa capacité d'action (libre choix existentialiste). Mais d'un autre côté, même s'il n'impose pas la direction de l'émancipation à l'homme, il est totalement confiant qu'une fois que celui-ci aura fait l'expérience de la situation limite, celui-ci suivra la « véritable direction », universelle. L'homme pour Jaspers, n'a donc, s'il réalise l'effort introspectif selon les règles qu'il prescrit, pas véritablement choix que de se diriger vers la vérité universelle.

C'est en même temps une hypothèse qu'il est obligé de conserver s'il veut que l'exercice individuel qu'il demande aux Allemands puisse être le fondement d'une collectivité et ne pas résulter en des directions totalement distinctes. Il est pourtant présomptueux, et même illusoire selon Adorno, de croire que tous les hommes réagiront de la même manière dans ce type de situations, personnelles.

L'enjeu principal qui caractérise la proposition de Jaspers est selon moi l'incohérence entre les facteurs clés de succès qu'il identifie à l'échelle individuelle et à l'échelle collective. À l'échelle individuelle, la clé d'un rapport émancipateur au passé se trouve pour lui dans la gestion morale continue d'une tension induite par une culpabilité inexpiable. À l'échelle collective par contre, cette tension salvatrice disparaît pour une harmonie permanente (Horkheimer et Adorno insistent eux sur la nécessité de conserver de manière permanente cette tension dans l'historiographie pour limiter les possibilités de domination).

Enfin, pour illustrer de nouveau que les sources de domination sont souvent intégrées dans les modalités d'émergence des possibilités d'émancipation, Jaspers fait, selon moi, l'erreur, du point de vue de la théorie critique, d'introduire un contenu normatif avec les catégories de liberté et de vérité. Horkheimer et Adorno dénoncent également ceci dans la Dialectique de la raison : ces catégories peuvent être vues comme des messagères du pouvoir (même s'il s'agit de celui qui veut le « bien ») qui en constituant ainsi le telos de l'histoire deviennent des instruments de l'organisation de l'histoire et vont de ce fait reproduire la barbarie.

L'effet du temps

Une autre faiblesse de la proposition de Jaspers me paraît être dans la capacité évanescence des événements historiques à générer la culpabilité chez l'homme. Comme le souligne Martin Boszat dans *Plaidoyer pour une historicisation du national-socialisme* : « La puissance d'interpellation morale du nazisme a entre-temps beaucoup diminuée. Ce passé, du fait de nouvelles expériences de la violence et de catastrophes dans le monde, a perdu de sa singularité et est devenu, pour une bonne part, un éventail convenu de professions de foi aussi peu dangereuses que vagues et dénuées de force morale. ».

Il est en effet compréhensible qu'à l'époque où Karl Jaspers effectue son séminaire, c'est à dire seulement quelques mois après la fin de la guerre mais aussi et surtout seulement quelques mois après la prise de connaissance par une grande partie des hommes de l'existence de la Shoah, l'intensité du sentiment suscité soit telle que personne ne puisse imaginer qu'elle disparaîtra un jour. Cependant, force est de constater qu'aujourd'hui, ces événements et les sentiments associés sont totalement inconnus pour une partie significative de l'humanité.

L'enjeu ne me paraît pas ici de spéculer sur quelle atrocité sera suffisamment marquante dans le futur pour permettre le maintien de cette tension salvatrice à l'intérieur de l'homme. Malgré une certaine objectivisation croissante de la violence physique et morale à travers les médias, les individus que je côtoie me semblent toujours disposés au ressentiment de cette culpabilité, en premier lieu.

Ce qui me semble (et c'est une hypothèse que j'é mets suite à l'observation du comportement des individus que je côtoie lorsqu'ils parlent par exemple des actes commis auprès des réfugiés en Europe en ce moment) davantage constituer la barrière à la réalisation du projet de Karl Jaspers est le réflexe qu'ont les individus de se dérober face à l'inconfort qu'induit cette tension et ainsi sous-exploiter fortement le potentiel émancipateur du travail introspectif.

L'absence de repères moraux universellement partagés à l'échelle de l'humanité (et même à l'intérieur des nations), le conditionnement social non-négligeable dans le choix des individus, le rejet de tout ce qui est

dissonant et les faibles compétences de réflexion critique chez la majorité des individus, sont pour moi les principales causes à l'origine du fait que les hommes se dérobent à cette tension et ne font alors pas le choix moral et spirituel de capitaliser sur cette tension pour fonder un projet d'amour à l'échelle de l'humanité.

Conclusion

Le séminaire de Karl Jaspers est une illustration de son intention : il veut amener le dialogue sur la culpabilité Allemande dans l'espace public et le plus rapidement possible afin que le passé ne soit pas évacué du présent et que personne ne se dérobe.

Dans un élan d'amour qui semble aussi authentique qu'improbable dans un tel contexte, il propose aux Allemands des repères moraux qui leur permettront, dans le présent, de mener un effort concerté pour le développement d'un rapport émancipateur au passé. Il les exhorte à cesser de se rapporter au passé par un acte de connaissance mais plutôt par un acte moral et spirituel car ce premier objectivise ce qui est à la source de la tension salvatrice de l'homme et de l'humanité. Il leur demande également de développer une capacité d'introspection critique suffisamment exigeante pour éviter le retour de la barbarie et pour constituer un levier du *devenir Allemand*.

Malgré une volonté réelle et sincère de libérer les Allemands de leur rapport malsain à la culpabilité et de fonder une communauté d'amour à l'échelle de l'humanité, le modus vivendi spirituel proposé par Jaspers comporte les traces d'une autre sorte de domination qui, selon moi, ne pourra que nous faire revivre une autre forme de barbarie.